

De l'empathie à la bienveillance From Empathy to Benevolence

Sylvette Babin

Numéro 95, hiver 2019

Empathie
Empathy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)
1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Babin, S. (2019). De l'empathie à la bienveillance / From Empathy to Benevolence. *esse arts + opinions*, (95), 6–7.

De l'empathie à la bienveillance

From Empathy to Benevolence

Sylvette Babin

Si le mot « empathie » (*Einfühlung*) a d'abord désigné la relation esthétique qu'un sujet peut entretenir avec une œuvre d'art et ce qui lui permet de s'y identifier émotionnellement, son usage courant, simplifié à l'extrême, renvoie surtout à la capacité de ressentir l'expérience vécue par autrui. En 2013, Barack Obama affirmait dans un discours que la société contemporaine est en déficit d'empathie, une affirmation maintes fois reprise depuis. Pourtant, rarement a-t-on vu autant de prises de position collectives dénonçant des situations injustes, et qui sont vraisemblablement motivées par des élans de solidarité empathique (campagnes contre l'intimidation, mouvement #metoo, dénonciation de la discrimination systémique, émergence de l'antispécisme, etc.). Qu'en est-il réellement ? Éprouvons-nous, dans cette société largement alimentée par les réseaux sociaux, un regain d'empathie ou vivons-nous plutôt un inquiétant excès d'individualisme ?

La réponse dépend probablement des causes défendues et surtout de nos différents biais empathiques. En effet, aussi nobles que soient les intentions des personnes empathiques, ressentir (et faire siennes) les émotions d'autrui se fait toujours par le filtre de notre propre expérience ou de nos propres émotions. Nous développons donc plus facilement de l'empathie pour ce qui est proche de nous, pour ce qui nous ressemble. De là la multiplicité des biais, qui soulève d'importantes questions d'ordre éthique sur notre rapport au monde, d'autant plus que la compréhension de la douleur de l'autre ne nous rend pas plus aptes à agir pour améliorer son sort. Du côté de l'art, et particulièrement dans les œuvres à caractère social, le risque de solliciter l'empathie du public réside aussi dans le fait que la réaction empathique envers le sujet de l'œuvre se fait souvent aux dépens de son contexte, soit en l'ignorant, soit en le transformant.

Tous ces constats ont mené de nombreux intellectuels à mettre en doute le rôle, la portée et parfois les dérives de l'empathie, ce à quoi le présent dossier n'échappe pas. La notion d'empathie esthétique, notamment, y est abordée sous l'angle de la distanciation chère à Bertolt Brecht. Celle-ci permet d'éviter la lecture purement émotive d'une œuvre d'art et de s'emanciper du processus d'identification (à un personnage ou à une œuvre, mais parfois aussi à une stratégie politique ou commerciale), lequel conduit trop facilement à la perte du sens critique. Également, les notions de domestication et de dépaysement éclairent l'examen des processus de traduction affective suscités par l'empathie. La domestication équivaldrait à une appropriation de la souffrance de l'autre, par opposition au dépaysement qui, en mettant en valeur « l'intraduisible comme signe de résistance politique » (Page), transformerait l'empathie en véritable outil altruiste. On perçoit cette idée de l'intraduisible dans la notion du *non-savoir*, c'est-à-dire la capacité de s'ouvrir à l'inconnu (Dezember), ou dans l'appel au *droit à l'opacité* qui réfère aux « zones de non-connaissance irréductibles à toute tentative de catégorisation » (Boyadjian). Et de fait, la catégorisation d'une situation ou d'un individu conduit nécessairement à une forme de jugement, et fort possiblement de discrimination – des idées qui sont mises en lumière dans quelques-uns des textes de ce numéro.

En proposant ce dossier, nous voulions tenter de vérifier si l'art peut contribuer à tisser des ponts sensibles entre des personnes géographiquement, socialement et culturellement éloignées, dont les expériences divergent – et si, sous cet angle, les perceptions incarnées et l'ancrage corporel de l'empathie, plutôt que de freiner la pensée critique, ne pourraient au contraire l'aiguiser. Il ne s'agit donc pas ici de faire le procès de l'empathie, mais bien d'en souligner les écueils. Toutefois, en intellectualisant à l'extrême les revers de l'empathie, il ne faudrait pas non plus en arriver à une méfiance démesurée envers les actions et les œuvres qui la sollicitent. Celles que nous répertorions dans ce numéro montrent d'ailleurs qu'il est possible de faire preuve d'empathie tout en ayant conscience des enjeux.

Différentes études ont montré que l'empathie est une source de plaisir et qu'elle contribue à l'appréciation d'une œuvre d'art. Nous pouvons envisager qu'elle motive également une écoute attentive de l'autre et qu'elle insuffle une réelle volonté de répondre de façon éthique. En ce sens, l'empathie serait en quelque sorte une étape, le chemin vers une forme active de bienveillance et d'altruisme. ●

Although initially, the word “empathy” (*Einfühlung*) indicated the aesthetic relationship between a subject and a work of art that allowed the subject to emotionally identify with that work, the term’s current usage, simplified to the extreme, denotes the ability to feel and understand the experience of another. In 2013, Barack Obama declared in a speech that contemporary society suffers from an “empathy deficit,” an assertion that has been taken up many times since. Yet, we have rarely seen so many collective actions being taken against injustice, actions that seem to be motivated by the impetus of empathic solidarity (anti-bullying campaigns, the #MeToo movement, the denouncing of systemic discrimination, the emergence of anti-speciesism, etc.). What is actually happening? In this society mainly fuelled by social media, are we facing a rise in empathy or are we in fact experiencing a disturbing excess of individualism?

The answer probably depends on the causes championed and especially on our varied empathic biases. In fact, as noble as the intentions of empathic people may be, feeling (and vicariously experiencing) the emotions of another is always done through the filter of our own experience or emotions. Therefore, we more easily develop empathy for what is close to us, for what resembles us. Hence the multiplicity of biases, which raises important ethical questions about our relationships to other people, particularly since understanding the pain of others does not make us more likely to act to improve their lot. In terms of art, especially work with a social purpose, the danger in soliciting empathy from viewers also lies in the fact that the empathic reaction to the subject of the work often occurs at the expense of its context, either because it is ignored or because it is transformed.

All these conclusions have led many intellectuals to question the role, the scope, and sometimes the drifting off course of empathy, and in this regard, the current issue is no exception. The notion of aesthetic empathy, for example, is discussed here in terms of the distancing or alienation effect so central to Bertolt Brecht. This effect allows one to avoid a purely emotive reading of an artwork and break away from the process of identification (with a character or work, but also sometimes with a political or marketing strategy), which all too easily leads to a loss of critical thinking. Furthermore, the notions of domestication and foreignization shed light

on the affective translation process caused by empathy. Domestication is tantamount to an appropriation of another’s suffering, as opposed to foreignization, which transforms empathy into an actual altruistic tool by focusing on “the untranslatable as a sign of political resistance” (Page). We can see this idea of the untranslatable in the notion of *not knowing*, that is the ability to be open to the unknown (Dezember), or in the appeal to the *right to opacity*, which refers to “zones of unknowing irreducible to any attempts at categorization” (Boyadjian). In fact, the categorization of a situation or an individual necessarily leads to a form of judgment and quite possibly, of discrimination—ideas that are discussed in some of the articles here.

With this issue, we wish to determine whether art can contribute to building sensitive bridges between people that are geographically, socially, and culturally distant and whose experiences differ—and from this perspective, whether the embodied perceptions and bodily moorings of empathy could actually sharpen critical thinking rather than curtail it. We are not placing empathy on trial, but rather highlighting its pitfalls. Nevertheless, in intellectualizing the flip side of empathy to the extreme, one need not necessarily arrive at an excessive distrust of the actions and works that solicit it. The works discussed in this issue show that it is possible to demonstrate empathy while also being aware of the challenges.

Various studies have shown that empathy is a source of pleasure and that it contributes to the appreciation of a work of art. We might consider that it also motivates an attentive listening to the other and that it instills a real willingness to respond in an ethical manner. In this sense, empathy could be, in some way, a step on the path towards an active form of benevolence and altruism.

Translated from the French by **Oana Avasilichioaei**